

L'Égypt à la croisée des langues: une histoire ancrée dans le multilinguisme

PAPACONSTANTINO, Arietta (ed.),
*The Multilingual Experience in Egypt, from the Ptolemies
to the 'Abbāsids* (Farnham – Burlington, VT: Ashgate, 2010),
x+240 pp. ISBN: 978-0-7546-6536-6

Jean-Louis FORT
CSIC, Madrid
jeanlouis.fort@cchs.csic.es

Il n'est qu'à penser à la fameuse « pierre de Rosette » pour réaliser à quel point la problématique du multilinguisme est une donnée fondamentale à prendre en compte, si l'on veut se donner les moyens d'appréhender au plus juste l'histoire de ce véritable carrefour géographique et linguistique qu'est l'Égypte. Aussi, avec ce livre qu'elle nous offre sur la question, Arietta Papaconstantinou (AP) est-elle bien loin de sacrifier à un effet de mode qui lui ferait simplement suivre la voie ouverte par les études qui se succèdent depuis quelques années sur le multiculturalisme et le multilinguisme dans les civilisations anciennes¹.

¹ On citera par exemple, *entre autres* :
– James N. ADAMS, Mark JANSE, Simon SWAIN (eds.), *Bilingualism in Ancient Society: Language Contact and the Written Text* (Oxford: Oxford University Press, 2002) ;
– Frédérique BIVILLE, Jean-Claude DECOURT, Georges ROUGEMONT (eds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie*. Actes du colloque organisé à l'Université Lumière-Lyon 2, Maison de l'Orient et de la Méditerranée-Jean Pouilloux les 17, 18 et 19 mai 2004 (UMR 5189 Hisoma et JE 2409 Romanitas), « Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée » 37 (Lyon: Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2008).

Les neuf « chapitres » qu'elle a rassemblés dans cet ouvrage présentent des éléments de réponse non négligeables à un problème de sociolinguistique que la complexité des faits et la documentation fragmentaire rendent toujours très délicat à apprécier, d'autant plus que ce multilinguisme s'étend en Égypte sur une chronologie particulièrement longue. Voilà donc une bien heureuse initiative de sa part et nous nous empressons d'ajouter que l'intérêt que nous n'avons cessé de porter à ces contributions explique que nous ayons éprouvé le besoin de nous écarter de l'ampleur habituellement dévolue aux recensions pour prendre le temps de rendre compte de cet ouvrage et, ainsi, de faire partager cette agréable découverte qui déborde parfois le cadre thématique de cette revue.

1. Le livre et sa structure

1.1. Une véritable introduction de l'éditrice en ouverture

Le lecteur saura gré à l'éditrice d'avoir ouvert ce volume par une véritable « Introduction » (pp. 1-16) qui ne se contente pas de présenter platement les contributions en les résumant très brièvement, comme c'est trop souvent le cas. Celles-ci sont en réalité insérées comme autant d'illustrations dans un texte introductif qui se veut d'abord et avant tout une dense présentation du problème. Par leur nombre et leur densité en références bibliographiques récentes comprenant études générales et particulières qui ne s'appliquent pas seulement à l'Égypte, les notes de bas de page illustrent parfaitement cette volonté de n'occulter aucune des facettes de cette problématique et révèlent le caractère prolix et fécond de la recherche actuelle dans le domaine du multilinguisme.

1.2. Des contributions plus ou moins bien organisées

Mais il restait encore à organiser la matière de ce livre... Bien évidemment, pas plus qu'elle ne pouvait se contenter de faire se succéder

– Hannah M. COTTON, Robert G. HOYLAND, Jonathan J. PRICE, David J. WASSERSTEIN (eds.), *From Hellenism to Islam: Cultural and Linguistic Change in the Roman Near East* (Cambridge: Cambridge University Press, 2009).

les neuf chapitres selon l'ordre alphabétique de leurs auteurs, AP ne pouvait se satisfaire d'un parcours qui repose sur la seule chronologie ou la nature des langues concernées. Le choix de l'éditrice s'est donc finalement porté sur une division de l'ouvrage selon deux orientations thématiques, à l'intérieur desquelles la continuité chronologique prend le pas sur l'organisation linguistique :

- I. Evidence for a Multilingual Society: Documents and Archives (pp. 45-124)
- II. Case Studies in Language Use in a Multilingual Society (pp. 125-232).

La première partie de l'ouvrage regroupe donc les contributions qui abordent la question du multilinguisme de manière globale. Les auteurs embrassent à cette fin une très vaste documentation, en interrogeant les deux catégories majeures de la papyrologie que sont les « dossiers » et les « archives ». Avec ses cinq « case studies », la seconde partie se donne quant à elle clairement pour objectif l'étude d'une documentation beaucoup plus circonscrite ; ce qui ne signifie nullement que les auteurs de cette section se soient interdit de présenter des interprétations d'ensemble, comme nous le verrons par la suite.

Seulement l'effort auquel l'éditrice s'est astreinte et la solution à laquelle elle est arrivée n'ont guère de visibilité, puisque ces distinctions thématiques sont totalement absentes du sommaire (p. v), la hiérarchie en deux parties n'étant assurée qu'à l'intérieur du volume, par les pages de titre (p. 45 et p. 125). En outre, un tel principe d'organisation a eu pour inconvénient de laisser singulièrement de côté la première contribution, que l'on doit à Sofía Torallas Tovar. Ce premier chapitre flotte en effet bien curieusement entre l'introduction – laquelle se détache du reste de l'ouvrage du fait de son titre même et de son ambition – et la première partie. Il apparaît donc *de facto* comme n'étant intégré nulle part, alors même qu'il a toute sa place dans ce volume, que ce soit pour la perspective

historique d'ensemble qu'il couvre ou pour les aspects sociolinguistiques qu'il aborde.

Pour notre part, nous préférons considérer ce défaut d'organisation avec une indulgence bienveillante, non pas tant parce que produire une organisation qui soit satisfaisante relevait d'une gageure, mais bien plutôt parce que le résultat obtenu constitue *a posteriori* une réelle « Défense et illustration » du titre de l'ouvrage et du problème du multilinguisme. Cette juxtaposition de contributions où les langues et les cultures se trouvent imbriquées de manière presque organique correspond bien à la réalité antique et tient finalement, selon nous, d'une sorte *d'agréable désordre*.

1.3. Un index pour clore l'ouvrage que l'on aurait aimé plus précis encore

Peut-être est-ce justement pour compenser cette impression que l'éditrice a jugé bon de gratifier le lecteur d'un index (pp. 233-240). Sa présence est en effet la bienvenue, car ce précieux outil donne les moyens de rassembler la richesse des éléments de réflexion essaimés çà et là, au fil des chapitres.

Il est toutefois regrettable que l'on ait un peu de mal à intégrer rapidement les choix qui ont présidé à l'organisation de cet index général. Nous prendrons à titre d'exemple le cas des noms propres. Outre les personnages historiques, l'index recense les « scholars » contemporains. Un rapide sondage pourrait laisser croire que les mentions de ces universitaires ne sont pas indexées lorsque ces derniers sont présentés comme auteurs de références bibliographiques ; mais la subtilité est tout autre : le contenu des notes de bas de page a tout simplement été exclu de l'indexation. En effet, suivant qu'elle apparaît dans le corps du texte (p. 108) ou en en note (p. 106), la mention de « Clarysse » sera indexée ou non, et ce pour le même type de commentaire qui lui est associé, un renvoi interne à sa contribution.

Cet index n'est toutefois pas tombé dans le « piège » posé par le multilinguisme, dans le sens où le seul chapitre à n'avoir pas été rédigé en anglais se trouve bien intégré, comme le prouvent les références faites à « liturgy » (p. 238). Cette intégration est d'autant plus importante que la

notion de liturgie n'apparaît pas dans le titre qu'Anne Boud'hors a choisi pour son chapitre, alors même qu'elle s'avère centrale pour son propos. Sous ce lemme – dont les subdivisions ne se détachent malheureusement pas ici par un retrait – une double référence est faite à ce chapitre rédigé en français, pour les subdivisions « Coptic » (p. 185) et « Greek » (p. 180). Si le principe de réversibilité est bien appliqué sous le lemme « Greek », ce n'est en revanche pas le cas pour « Coptic », où l'on trouve la subdivision « liturgical use » avec un renvoi à la p. 104. Quant à l'intégration de « liturgique » sous la traduction « liturgical », elle se fait sous le lemme « manuscript/s » (p. 238).

Faut-il dire que ce sont là les écueils inévitables de la constitution d'un index, à partir du moment où ce dernier n'est que le résultat des choix de son auteur ? À qui donc voudrait pouvoir tirer toute la « substantifique moelle » de ce livre, nous ne saurions que conseiller de parcourir toutes les pages de cet index avec la plus grande attention, pour pallier les défauts de renvoi. C'est un geste salutaire, pour des résultats inversement proportionnels aux efforts que cela demande, compte tenu de l'étendue de l'index (pp. 233-240).

2. Les différents chapitres (études d'ensemble et « case studies »)

— Sofía Torallas Tovar (STT), « Linguistic Identity in Greco-Roman Egypt » (pp. 17-43)

Comme nous l'avons déjà laissé entendre, ce premier chapitre fonctionne lui aussi comme une introduction. Son intérêt réside en effet moins dans la nouveauté de la matière abordée que dans la clarté d'une exposition qui sait embrasser des généralités pour les remettre en perspective. De fait, le lecteur dispose d'un cadre historique et méthodologique lui permettant de comprendre les rapports entre le démotique et le grec ainsi que le bilinguisme gréco-copte, appréhendé ici plus particulièrement dans le cadre du monachisme (pp. 35-42).

STT sait distiller dans le corps de son chapitre des remarques d'ordre méthodologique et souligne ainsi la difficulté du travail de recherche : la documentation est difficile d'accès et surtout partielle, puisque les langues

et leurs statuts respectifs ne sont accessibles qu'à travers les données écrites ; ce qui a pour défaut de restreindre considérablement le champ de vision de l'analyste et pour risque de déformer complètement sa perception de la réalité antique. Malgré ces réserves, STT nous montre que l'on peut arriver à des résultats, et ce d'autant plus sûrement si l'on sait profiter des apports de la recherche qui s'attache à étudier le multilinguisme dans les sociétés modernes.

L'évolution chronologique esquissée, qui s'étend depuis les premiers contacts entre Grecs et Égyptiens jusqu'à la période copte, n'oublie pas d'être abondamment documentée : STT sait puiser ses exemples dans toutes les catégories exploitables, qu'il s'agisse des événements historiques majeurs, des textes documentaires ou des textes littéraires, une catégorie qu'elle analyse avec beaucoup d'esprit critique. De sa conclusion, on retiendra l'intéressante mise en valeur du fait religieux comme une constante de la spécificité sociolinguistique de l'Égypte : ce paramètre rend compte, pour une partie, du statut du démotique et, par la suite, de celui du copte.

— Willy Clarysse (WC), « Bilingual Papyrological Archives » (pp. 47-72)

La contribution de WC n'avait pas été originellement écrite pour la publication de ce livre, mais pour une conférence donnée dans le cadre de l'Association internationale pour l'étude du droit de l'Égypte (AIDEA). Animé par le souci de contribuer au développement de la réflexion épistémologique en matière de papyrologie, WC commence par plaider pour l'extension du concept d'« archives » pour ensuite rappeler, exemples à l'appui, que pour mieux comprendre la documentation et pour rassembler ces authentiques « archives » bien trop souvent dispersées pour de multiples raisons, il ne faut négliger aucune des ressources exploitables, notamment les informations offertes par l'archéologie. S'il s'agit bien évidemment de l'archéologie au sens classique du terme, WC intègre également la notion assez récente de « museum archaeology », une discipline qui vise à retracer l'histoire des acquisitions des différentes collections.

Une fois ce long développement opéré sur les archives en général (pp. 47-58), WC peut alors examiner le cas des archives bilingues à proprement parler, en restreignant son point de vue à celles qui contiennent du grec et du démotique. Sa longue et riche expérience personnelle lui permet d'en présenter de très nombreux exemples, qu'il s'agisse des « private Demotic archives including Greek texts » ou des « Greek private archives containing Demotic texts » ou encore des « archives of officials », en passant par les « mixed archives » ou par la catégorie particulière des « tax receipts ». C'est à chaque fois pour lui l'occasion d'insister sur la réunion de ces documents en « archives » et de présenter avec force détails l'histoire personnelle des différents acteurs de l'Antiquité concernés par cette documentation, laquelle se trouve néanmoins toujours replacée dans son contexte historique général.

La problématique du bilinguisme et du statut d'une langue par rapport à l'autre affleure toujours, bien évidemment ; mais c'est surtout dans les deux derniers exemples qu'elle apparaît le plus traitée comme telle. En revanche, la conclusion gagne en hauteur de vue : à l'aide de tous ces exemples, WC dégage – ne serait-ce que de manière provisoire – un cadre chronologique de l'évolution du statut du grec et de son emploi par rapport à celui du démotique, en mettant en valeur comme principal facteur le cadre légal des actes archivés, qu'il s'agisse de contrats économiques ou de décisions de justice.

— Sarah J. Clackson (SJC), « Coptic or Greek? Bilingualism in the Papyri » (pp. 73-104)

L'éditrice s'est attelée à la délicate tâche de nous livrer un chapitre posthume de SJC. Comme elle s'en explique (p. 73), il s'agissait de rassembler le contenu de deux sources (l'une orale, l'autre écrite) qui touchaient une matière plus ou moins identique, parce que destinée à deux publics aux attentes très différentes.

La première partie du chapitre consiste en une présentation qui s'attache tout particulièrement aux faits de langue révélateurs de la situation existant entre le grec et le copte. Ce sont les aspects les plus classiques de

l'intégration du lexique grec avec ses adaptations en copte qui sont ici présentés. Mais SJC ne s'arrête pas là : elle aborde notamment quelques cas d'interférences entre les deux langues, en rappelant – ce que l'on a tendance à oublier, voire à ne pas toujours savoir – que l'influence s'est opérée également du copte sur le grec. Dans la seconde partie, SJC se propose d'illustrer la richesse et la complexité de ces faits de bilinguisme. Son panorama chronologique, qui s'étend du IV^e au VIII^e siècle, s'attache à mettre en valeur la diversité des textes et dégage les grandes lignes de l'évolution. SJC se livre à une présentation synthétique du contexte dans lequel s'inscrit chacune de ces « archives », le terme étant pris cette fois-ci dans le sens le plus large, pour les besoins de la cause. Mais elle fait souvent accompagner ses remarques générales sur la place respective du copte par rapport au grec de documents abondamment commentés qui constituent autant d'études de cas.

Cette contribution de SJC n'aurait pas pu voir le jour sans le travail d'AP. Son action n'a pas seulement consisté à fusionner les deux sources originelles, comme nous l'avons déjà fait remarquer. AP a en outre fort bien su agrémenter le résultat par l'insertion d'un nombre conséquent de notes, qu'il s'agisse de préciser les références des sources citées ou bien d'actualiser l'information par une mise à jour bibliographique.

Mais l'on regrettera que ce travail n'ait pas été au-delà, avec une harmonisation formelle des titres, de façon à souligner davantage la structure de ce chapitre. La seconde partie est par exemple indiquée comme telle (p. 88), sans qu'il y ait eu précédemment une mention explicite de la première. C'est là sans doute la conséquence inhérente à la reprise et à la fusion d'un article posthume. Seulement, ce louable scrupule consistant à se garder le plus possible d'intervenir de manière à ne pas dénaturer l'article a conduit AP à laisser des passages pour le moins curieux... Ainsi a-t-on la désagréable surprise de voir *notamment* les faits de confusion entre λ et ρ listés dans les exemples concernant les « stops », alors que la commutation entre les « latérales » et les « vibrantes » (/l/ et /r/) relève clairement de la catégorie suivante, celle des « sibilants and liquids », où par ailleurs le phénomène est parfaitement commenté.

Au final, on ne pourra que remercier AP d'avoir su s'acquitter de sa tâche en ayant gardé la fraîcheur et l'oralité de l'exposé pour nous ramener, le temps de quelques pages, la voix de cette brillante et affable coptesante, trop tôt disparue.

— Petra Sijpesteijn (PS), « Multilingual Archives and Documents in Post-Conquest Egypt » (pp. 105-124)

Conformément à l'organisation chronologique, c'est PS qui clôt la première partie avec une contribution qui présente la situation linguistique de l'Égypte après la conquête arabe. Au-delà de la rupture chronologique, avec l'irruption d'une nouvelle langue qui vient complexifier encore la question, ce chapitre révèle une continuité méthodologique manifeste avec les ambitions de WC. PS poursuit en effet la réflexion sur les « archives », mettant d'abord en évidence le fait qu'il y avait bien une politique musulmane d'archivage administratif, contrairement à ce que l'on a longtemps pu croire. Si ces archives sont si peu nombreuses, c'est tout simplement parce que, indépendamment des « accidents », leur durée de vie était courte : elles étaient très vite recyclées.

Le spécialiste, nous explique-t-elle, se doit donc de rassembler la documentation arabe, éparse et pour une grande partie encore inédite. Mais il lui faut aussi la replacer dans son contexte antique, et, pour cela, savoir s'abstraire des catégorisations linguistiques qui maintiennent trop souvent éloignés les documents coptes et arabes les uns des autres, alors qu'ils ont pu être trouvés ensemble sur les sites archéologiques. En recoupant les informations tirées des documentations arabe *et* copte qu'elle a su regrouper, PS montre en effet comment il est possible de se donner les moyens d'enrichir considérablement notre connaissance de l'administration arabe au début de ce VIII^e siècle. La liste de noms des différents pagarches du Fayoum qu'elle fait se dérouler sous nos yeux pourrait paraître fastidieuse au lecteur non arabisant et non historien, s'il ne s'agissait pas en réalité d'un véritable discours de la méthode.

Mais l'apport de la contribution de PS ne constitue pas seulement une avancée pour les arabisants : la réintégration de cette documentation arabe

méconnue dans le contexte dans lequel elle a été initialement trouvée permet de mieux comprendre quelles furent les relations entre Coptes et Arabes. On ne pourra donc que remercier PS pour sa contribution qui s'attache, entre autres, à Aphroditō ou aux monastères Apa Apollo de Bāwīt et de Balā'izah, autant de centres qui ont tous été ou sont actuellement mis en valeur par les coptisants, mais que l'on connaît beaucoup moins sous l'aspect qu'elle révèle.

— Jacco Dieleman (JD), « What's in a Sign? Translating Filiation in the Demotic Magical Papyri » (pp. 127-152)

Pour la première « étude de cas » de l'ouvrage, JD nous fait découvrir la magie égyptienne démotique dans son rapport avec le grec, en examinant plus précisément l'insertion d'un signe d'abréviation grec dans des séquences démotiques exprimant la filiation. Ce phénomène, qu'il a répertorié dans deux manuels de magie, ne relève pas selon lui d'un processus de « code-switching » : il s'agit bien plutôt d'un cas de « writing-switching », connu plus précisément encore sous le nom technique d'« alloglottography ».

Cherchant à rendre compte de la motivation qui a pu présider à cette insertion graphique d'un tel « loan word », JD n'écarte aucun élément dans son enquête. Le voilà donc amené à s'intéresser tout d'abord au mot δεινα et à l'histoire de son abréviation grecque. Puis vient naturellement l'étude du démotique *mn*, un mot auquel l'abréviation grecque *se substitue par calque sémantique*, les mots grec et démotique signifiant l'un et l'autre « Untel / Unetelle » (« So-and-so »).

Au terme de son parcours permettant de comprendre comment cette insertion graphique est rendue possible d'un point de vue linguistique, JD laisse une question encore ouverte, à propos de la raison précise de l'insertion et de sa localisation. S'il faut penser, au moment de la copie du texte démotique, à un cas de « manuscript interference » dû à la consultation d'une *Vorlage* grecque d'un manuel de magie, il ne semble pas cependant que la localisation de l'apparition dans le démotique soit conditionnée. Cela tendrait alors à prouver que ce principe d'équivalence

entre grec et démotique était encore plus profondément ancré dans les esprits.

— Malcolm Choat (MC), « Early Coptic Epistolography » (pp. 153-178)

Dans ce chapitre, dont le titre annonce pourtant une étude d'ensemble à visée exhaustive, MC a choisi de restreindre son point de vue aux seules formules épistolaires d'introduction et d'ouverture, pour un corpus qu'il a en outre méticuleusement délimité à soixante-deux textes, de façon à s'assurer d'une parfaite homogénéité chronologique. Mais la spécificité de son approche et l'ambition qui l'anime demeurent intactes : il s'agit toujours pour lui de mesurer la part de l'innovation et de la tradition dans l'épistolographie copte par rapport aux pratiques démotiques et grecques.

La formule d'introduction, qui a pour fonction de présenter l'identité du scripteur et du destinataire, se caractérise par le fait qu'elle participe de ces deux traditions épistolaires. Elle emprunte en effet à la fois au grec pour une question de lexique ; mais elle est authentiquement égyptienne dans sa syntaxe. Il ne nous revient pas de rendre compte de toutes les petites variations de structure que dégage MC dans sa très fine typologie. MC discute en outre longuement la spécificité du copte par rapport au démotique, à propos d'un glissement sémantique important : le verbe de la formule d'introduction passe de la notion de « dire » à celle d'« écrire ». Mais il ne s'agit pas tant d'une innovation que d'un processus d'évolution interne à l'égyptien, comme le montre la récente documentation démotique de Tebtynis. Cela n'empêche pas MC, pour avoir un tableau complet de la question, d'examiner le poids qu'a pu avoir la rédaction des formules épistolaires dans la littérature chrétienne.

Quant aux formules d'ouverture coptes, elles se différencient de celles des lettres grecques par leur relative uniformité, même si l'on peut y voir sans difficulté aucune une traduction littérale d'une formule grecque « classique » bien connue, pour le début en tout cas, signifiant « avant toute chose ». Vient ensuite l'étape de « salutation », dont la position se distingue de celle occupée dans les traditions épistolaires démotiques et grecques, où ce *topos* obligé arrive pour sa part en fin de lettre. Cette salutation copte se

singularise en outre en ce qu'elle est systématiquement exprimée par le même moyen linguistique, le verbe *ϣⲓⲛⲉ*. Pour rendre compte de cette dernière spécificité, MC procède à une enquête lexicographique poussée, proposant successivement plusieurs explications possibles.

On ne pourra qu'apprécier les analyses de détail présentes dans ce chapitre. Toutefois, un tableau récapitulatif mettant en valeur l'uniformité et/ou la diversité des différentes formules aurait été le bienvenu. Malgré ce petit reproche, force est de constater que MC a su montrer toute la complexité du problème du multilinguisme, en mettant en évidence les influences croisées entre les domaines linguistiques, mais en n'oubliant pas d'aborder les considérations sociales et religieuses des différents « milieux » concernés.

— Anne Boud'hors (AB), « Toujours honneur au grec ? À propos d'un papyrus gréco-copte de la région thébaine » (pp. 179-188)

AB se penche pour sa part sur le cas d'un *quaternion* bilingue gréco-copte qui porte le texte de deux hymnes. Ce manuscrit, qui a été séparé à sa publication en *P.Mon.Epiph.* 49 et *P.Mon.Epiph.* 592 selon le dossier linguistique auquel appartient chaque partie, provient de la région thébaine et, plus précisément encore, des fouilles du monastère d'Épiphane. L'excellente étude d'ensemble de la documentation de ce site archéologique avait déjà permis d'esquisser une première approche du statut du grec et du copte : le grec apparaît faiblement attesté dans la vie quotidienne, son usage étant persistant dans les manuscrits liturgiques.

Mais il est possible d'arriver à des conclusions bien plus précises encore, comme nous le montre AB, grâce à ce document. C'est en réalité pour elle l'occasion de nous offrir une petite leçon de méthode, tant sur la manière d'appréhender les manuscrits liturgiques que sur la façon de comprendre un manuscrit « bilingue », une catégorie qui regroupe des cas fort différents – auxquels on ne pense pas toujours – et qu'elle recense dans une typologie qui s'attache à mettre en valeur le type d'écrit et la mise en page (pp. 181-182).

En *philologue* qu'elle est d'abord et avant tout, AB procède à l'analyse du manuscrit lui-même, tant du point de vue codicologique que du point de vue paléographique. Mais elle ne se contente pas d'établir de simples constats : ses remarques philologiques se voient transformées en autant d'arguments permettant de poser le copte par rapport au grec. La comparaison des versions grecque et copte fournira une troisième voie pour apprécier le rôle du grec dans les manuscrits liturgiques coptes : malgré le faible échantillon textuel dont on dispose, il semble bien que le texte copte soit une traduction d'un modèle grec différent.

Prudente dans ses conclusions, AB sait ne pas aller trop vite en érigeant les résultats de ses analyses en système ; mais elle parvient à dégager la tendance selon laquelle « dans un manuscrit bilingue, la transmission des textes grecs était indépendante de celle des traductions coptes » (p. 187). On ne pourra alors que la suivre lorsqu'elle parlera d'un « usage du grec un peu fossilisé », voire, dans les cas d'une disposition où copte et grec se font face en pages parallèles, d'un « rôle honorifique » (p. 188). Et voilà la réponse à l'interrogation initiale provocatrice du titre de son chapitre...

— Tonio Sebastian Richter (TSR), « Language Choice in the Qurra Dossier » (pp. 189-220)

Le chapitre de TSR s'attache quant à lui à un « dossier » particulièrement riche et complexe, tant par le nombre de documents concernés que par celui des langues impliquées (arabe, grec et copte). Cette contribution nous apparaît comme un modèle du genre : TSR, qui sait allier la minutie et la rigueur de l'analyse philologique de détail pour s'appliquer à décrire et à classer une documentation administrative aussi vaste que diverse (centrée surtout autour des activités du pagarche Qurra ibn Sharīk), n'oublie pas pour autant ses qualités de synthèse en nous présentant de manière fort convaincante un tableau de la situation linguistique de l'Égypte en ce début du VIII^e siècle.

Le lecteur ne pourra que remercier TSR d'avoir fait précéder son étude d'une longue introduction où sont rappelées quelques considérations d'ordre général relatives à la communication écrite et où, surtout, sont

exposées les principales caractéristiques de l'administration omeyyade et de son système d'imposition à cette période. La compréhension de la suite s'en trouve grandement facilitée.

TSR s'applique à lister les différents documents administratifs selon leur langue pour procéder à leur examen minutieux. Il est impossible de rendre compte ici de toutes ses analyses de détail, tant elles sont nombreuses. Chaque type de document, dont la structure est décrite au préalable avec une rare finesse, vient prendre sa place dans une typologie que TSR élabore au fur et à mesure, en s'appliquant à faire ressortir l'identité du destinataire de l'écrit, le type de document administratif, la nature de l'information consignée et l'usage qui est fait du document comme autant de paramètres conditionnant le choix de la langue. Mais nous nous plaisons également à souligner que cette étude sait tout autant se faire à proprement parler linguistique, avec notamment un volet lexicographique visant à analyser l'irruption de transcriptions d'une langue dans une autre.

TSR synthétise le résultat de toutes ses observations pour nous offrir en conclusion un panorama du statut fonctionnel de chacune des langues concernées et prend le soin agrémenter son texte d'un petit schéma particulièrement éclairant (p. 215). Comme il le souligne fort justement, le fait qu'une société soit trilingue ne veut pas pour autant dire que ses membres le soient. C'est précisément cet état de fait qui permet alors de comprendre l'articulation des différentes langues dans le cadre du système administratif que TSR s'est attaché à étudier. La langue grecque y apparaît comme l'interface permettant la parfaite transmission des ordres d'un bout à l'autre de la chaîne de la société, comme « dynamic means of cross-linguistic communication, functioning as a *lingua franca* » (p. 215) : elle est placée entre l'arabe, qui est la langue « officielle », c'est-à-dire celle qui est censée être la mieux maîtrisée et qui, en outre, se pose ainsi en langue du « dominateur », et le copte, langue vernaculaire de ceux qui ont à s'acquitter de l'impôt et des corvées.

- Jennifer Cromwell (JC), « Aristophanes Son of Johannes: An Eighth-Century Bilingual Scribe? A Study of Graphic Bilingualism » (pp. 221-232)

Dans ce neuvième chapitre qui vient clore ce volume trop tôt, JC choisit d'examiner le bilinguisme gréco-copte d'un scribe de la région thébaine, mais en optant pour un changement radical de perspective, puisque son approche se veut essentiellement paléographique et non linguistique. La matière de sa réflexion est fournie par un corpus de vingt-sept papyrus que l'on doit à un certain Aristophane, fils de Jean (VIII^e siècle, village de Djémé).

L'examen auquel se livre JC montre bien une différence paléographique certaine entre le copte et le grec : avec ses graphèmes plus petits et plus rapprochés les uns des autres, l'écriture du grec apparaît comme plus compacte et plus ligaturée que pour le copte. Une fois le constat bien établi, il reste à comprendre les raisons de cette différenciation paléographique. L'analyse de quelques autres mains grecques contemporaines de l'époque de ce scribe pousse JC à conclure que la paléographie du grec d'Aristophane relève d'un style particulier, administratif. Dans ses écrits bilingues, c'est donc non seulement la spécificité de la langue grecque pour elle-même par opposition au copte qui se trouve ainsi mise en valeur, mais c'est également le caractère officiel de l'information consignée en grec qui se trouve *de facto* souligné. Quant à la particularité de son écriture copte, la comparaison avec des productions contemporaines montre également qu'elle relève de modèles grecs, d'usage standard.

Il faut donc comprendre, avec JC, que pour procéder à cette différenciation paléographique entre copte et grec, Aristophane a utilisé les ressources dont il disposait tout naturellement, celles puisées dans son répertoire grec. Cela trahit la formation qu'il a reçue et révèle qu'il évoluait dans un milieu totalement bilingue où le grec était une donnée essentielle. Quant à la spécificité qui le fait se distinguer d'autres scribes qui lui sont contemporains à Djémé, elle trouvera son explication dans la diversité des formations et des écoles de scribes ; ce qui ouvre là des perspectives de recherche prometteuses.

3. Regards croisés autour de quelques questions

Mais au-delà de la qualité des études particulières, c'est la somme tout entière du livre que nous voudrions mettre en valeur. Sans se renvoyer systématiquement de manière explicite les unes aux autres, certaines de ces contributions se font écho. Elles confèrent ainsi à cet ouvrage une authentique dimension dialogique qui le rend en effet encore plus intéressant. Nous nous obligerons à restreindre notre propos à deux considérations.

3.1. Savoir renouveler ses méthodes pour mieux comprendre la documentation

Il est tout d'abord particulièrement frappant de constater que les contributions de la seconde partie de ce livre se caractérisent toutes par le fait qu'elles ne nous livrent pas une documentation inédite : il s'agit de corpus relativement faciles d'accès et plus ou moins anciens. Seulement, tous ces textes qui nous étaient déjà connus nous sont présentés ici sous un nouveau jour. Ces spécialistes nous en offrent en effet une relecture selon une approche méthodologique renouvelée, en allant même jusqu'à la revendiquer explicitement comme telle, comme c'est le cas pour MC (p. 156), TSR (p. 191) ou encore JC (p. 222). Comme nous l'avons abondamment souligné dans la partie précédente de notre recension, les résultats obtenus ne peuvent que montrer la voie aux études ultérieures. C'est là une des qualités de cet ouvrage, et non des moindres.

3.2. La paléographie, une partie intégrante de la problématique en domaine gréco-copte

Le second point sur lequel nous insisterons concerne plus particulièrement le copte. De toutes les perspectives que nous aurions voulu traiter, nous avons choisi de mettre en valeur le fait paléographique. Dans son introduction, AP mentionnait bien la paléographie comme une donnée importante permettant d'appréhender le bilinguisme (p. 3) et présentait également le caractère novateur du « graphic bilingualism » appliqué à un

même scribe (p. 10), en mettant en parallèle certaines des remarques de SJC et de JC. Mais il ne lui était pas possible de mettre en perspective toutes les contributions abordant ce point-là ; ce que nous voudrions réaliser ici pour notre part.

Au préalable, il est important de souligner le fait que la paléographie copte est une discipline en devenir. L'approche novatrice selon laquelle JC aborde le corpus des textes d'Aristophane nécessitait avant tout de renouveler le cadre méthodologique de la description paléographique pour le rendre pertinent à son propos. JC a dû en effet s'écarter des descriptions anciennes des « mains » pour intégrer, mais en les adaptant, les récentes innovations en la matière opérées par le papyrologue Alain Delattre. Cette contribution de JC montre à quel point la nouvelle répartition en écriture « bilinéaire » et « quadrilinéaire » qu'on doit à ce dernier est désormais fondamentale dans le domaine de la *paléographie documentaire*. Mais le réagencement descriptif auquel se livre JC apparaît tout aussi important pour son propos que pour l'analyse d'autres corpus.

Si maintenant on cherche à l'appliquer au domaine paléographique, la problématique du bilinguisme se laissera désormais clairement poser en ces termes : « Le ductus et la paléographie d'un même locuteur-scripteur sont-ils susceptibles de variation selon la langue encodée et/ou le type d'écrit consigné ? C'est bien évidemment JC qui a traité le plus en détail de cet aspect de la question à propos des « legal texts » que l'on doit au scribe Aristophane ; mais SJC, MC ou même AB n'ont pas manqué d'aborder le problème en présentant des analyses qui, pour être très différentes les uns des autres, n'en sont pas pour autant contradictoires, du fait de la variété des situations et des paramètres qu'il convient à chaque fois de prendre en compte.

Contrairement au constat opéré par JC, ce n'est pas une différenciation mais bien au contraire une *uniformité paléographique* entre le grec et le copte qu'observe AB dans son étude portant sur le *quaternion* gréco-copte. Par sa spécificité, l'écriture de *P.Mon.Epiph.* 49 / *P.Mon.Epiph.* 592, une onciale « penchée à droite, sans pleins ni déliés, semblable aux écritures utilisées dans les documents non littéraires de cette période »

(p. 183), est vraisemblablement attribuable à un certain Marc, un prêtre à qui l'on doit d'autres manuscrits. Or, ce que l'on sait des qualités de scribe de ce personnage permet difficilement de penser qu'il était incapable de variation. Et comme ce style penché se retrouve dans un nombre certain de manuscrits liturgiques, on suit d'autant plus volontiers AB dans sa conclusion (p. 184) : « L'emploi de la même écriture pour les deux langues paraît être davantage un souci d'uniformité qu'une inaptitude à écrire comme un copiste grec. C'est à la tradition copte que s'attache ici le copiste. »

MC note également pour sa part une relative uniformité paléographique dans son corpus de lettres provenant d'Ismant (Kellis) ; mais le phénomène en question est en réalité à rebours de celui observé par AB, puisqu'il s'inscrit dans une *tradition grecque*. En effet, dans le corpus des textes documentaires provenant de ce site archéologique, « many of the Coptic letters are palaeographically much closer to Greek hands than they are to previously published contemporary Coptic documents » (p. 159). Cette caractéristique ne repose justement pas sur un effacement du grec à cette période, comme ce sera le cas plus tard dans la liturgie, mais tient bien plutôt à la spécificité de ce « milieu » authentiquement bilingue où le grec joue de toute évidence un rôle considérable, à bien des égards.

Les remarques que l'on pourra trouver dans le chapitre de SJC mettront en évidence la question des « styles » d'écriture et souligneront encore un peu plus la complexité des faits lorsque l'on s'attache aux pratiques individuelles des scribes. SJC laisse entendre que dans le cadre d'un même type de main de fines distinctions peuvent apparaître. Ainsi en va-t-il du cas d'un certain Paul, notaire de Pachôme de This (p. 98) : « He wrote both Greek and Coptic documents in the same type of hand, although his Greek hand does show more ligatures and other cursive tendencies. » Le fait paléographique apparaîtra à l'occasion plus complexe encore. Les habitudes du fameux notaire Dioscore d'Aphroditō, montrent que la simple opposition de langue se trouve transcendée par la question du type de texte (p. 97) : « [...] when he writes Coptic documents and Greek literary

composition, he uses a rounded, sloping majuscule hand, but for Greek documents, he uses a more cursive, generally upright script. »

Les quelques commentaires qui parcourent cet ouvrage et que nous nous sommes appliqués à regrouper montrent bien à quel point la paléographie est une donnée désormais incontournable pour les faits de bilinguisme touchant le domaine copte. Les résultats que l'on est en droit d'espérer sont à la hauteur du défi à relever.

Conclusion : quelques défauts pour un livre qui donne une excellente impression d'ensemble

Coquilles et absence de bibliographie générale

L'exercice de style qu'est la recension auquel nous nous prêtons ici nous oblige à mettre en évidence ces petits défauts classiques qui tiennent de la typographie ou d'une relecture inattentive. Mais les quelques coquilles que le lecteur pourra trouver çà et là – parce qu'il aura pour cela accepté de perdre son temps à les traquer ! – sont tout simplement vénielles et n'entachent en rien la qualité de l'ouvrage. On corrigera *par exemple* quelques accentuations dans un document grec (p. 93)... dont il n'est pas en outre indiqué que le texte s'écarte de l'édition *princeps*... à laquelle une note renvoie pourtant le lecteur. Certaines de ces erreurs typographiques sont tout simplement dues à un problème technique relatif à l'approche des caractères (l. 7 et 9), tandis qu'une autre relève d'une pure omission (ἐπι ἐστὶ μοι, l. 11). De même, on modifiera une abréviation en « *P.Lond.Copt. I 1130* » (p. 101, n. 64), conformément à la fameuse *Check-List*. On corrigera un « ths » en « the » (p. 106) ou encore un « les » en « le » avant « même phénomène » (p. 187) ; et le lecteur rectifiera tout aussi facilement une référence interne p. 189, n. 1 (remplacer « p. 000 » par « p. VII »).

Plus important en revanche est le reproche que l'on est en droit d'adresser à l'éditrice pour n'avoir pas intégré de bibliographie d'ensemble. La qualité de ce livre plaide en tout cas en faveur d'une telle initiative, malgré la diversité linguistique couverte. À tout le moins, on regrette amèrement l'absence d'une liste à la fin de chaque chapitre.

Un livre très riche et très accessible

Au final, il s'agit d'un petit ouvrage qui, sans traiter de la question du multilinguisme en Égypte avec toute l'exhaustivité à laquelle on serait en droit de s'attendre s'il se présentait comme un « manuel », propose assurément une excellente photographie de l'état actuel de la recherche. Il vient en outre combler un vide en la matière, dans la mesure où l'Égypte n'avait pas encore été comprise comme telle, dans toute l'étendue de sa chronologie, relativement à cette question. C'est désormais chose faite et nous ne pouvons que nous en féliciter.

Il ne s'agit bien évidemment pas d'un livre grand public, mais cet ouvrage demeure malgré tout un livre très accessible permettant une première approche sur la spécificité de l'Égypte. Les auteurs ont su, chacun à sa façon, trouver un juste équilibre entre l'exposition de perspectives d'ensemble et les analyses de détail, de sorte que, sans être un spécialiste averti, l'on peut suivre tout de même très facilement les expositions et les argumentations développées, malgré l'ampleur de l'éventail linguistique concerné (égyptien démotique, grec, copte et arabe). Il faut tout de même reconnaître que le contenu de certains des textes cités demeurera inaccessible à certains, faute de traduction. De la même manière, du fait de l'absence de carte, un lecteur qui ne serait pas trop familier de la géographie égyptienne pourrait éprouver quelques difficultés à localiser les différents lieux évoqués.

Cette « accessibilité » du texte revêt d'ailleurs une autre dimension, beaucoup plus concrète encore. Afin d'assurer la plus large publicité à son livre, la maison d'édition Ashgate a en effet choisi de mettre en ligne non seulement la table des matières de l'ouvrage (p. v), mais aussi l'introduction d'AP (pp. 1-16) ainsi que l'index du volume (pp. 233-240)². Les lecteurs curieux auront donc tout le loisir de se faire par eux-mêmes une idée de la richesse de cet ouvrage.

² Ces fichiers au format « .pdf » sont disponibles à l'adresse suivante (consultation du 14.03.2011) : <http://www.ashgate.com/isbn/9780754665366>.